

Monsieur Vie des Arts Double portrait de Bernard Lévy

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 50, numéro 202, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roumanes, J.-B. (2006). Monsieur Vie des Arts : double portrait de Bernard Lévy. *Vie des arts*, 50(202), 30–33.

Monsieur
Vie des Arts



DOUBLE PORTRAIT DE BERNARD LÉVY

Jacques-Bernard Roumanes
Dessins : Peter Krausz

LE PERSONNAGE PUBLIC EST FAIT TOUT
D'UNE PIÈCE : CLAIR, SOUVENT LUMINEUX,
IL A LA PAROLE FACILE MAIS CONCISE, LE VERBE
FRANC, UNE PRÉSENCE ENTIÈRE, UNE BONNE
HUMEUR À TOUTE ÉPREUVE ; L'ACCUEIL EST
DIRECT ET SIMPLE, L'ATTITUDE OUVERTE,
LA PENSÉE ARGUMENTÉE, L'ÉCOUTE SENSIBLE ;
QUANT À LA VOIX, SERVIE PAR UN TIMBRE DE
BARYTON, ELLE LANCE DES PHRASES COURTES
MAIS CHAUDES, DÉCOUPÉES À LA MESURE EXACTE
DE L'AUDITEUR. CETTE VOIX DE COMÉDIEN, QUI
FAIT SON CHARME, VIENT TOUJOURS À PROPOS
ENNUANCER LE TON DES RÉPLIQUES, EFFICACES,
SAVOUREUSES OU RIGOUREUSES, VOIRE FERMES
SI NÉCESSAIRE QUE DOIT, SELON LE CAS,
ADMINISTRER LE DIRECTEUR DE LA REVUE DANS
L'EXERCICE DE SES FONCTIONS. MAIS DERRIÈRE
CE DIRECTEUR, DERRIÈRE LE PROFESSIONNEL,
QUI EST L'HOMME BERNARD LÉVY ?

Un terrible vivant, qui pense avec Saint-Exupéry : « La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie. » (*Lettre à un otage*). Interrogé ici sur ses goûts et ses passions, Bernard Lévy montre au-delà d'une diversité d'intérêts, une curiosité intellectuelle insatiable quoique profondément marquée d'inquiétude. Lucidité autocritique, contrastant avec la gaieté communicative qu'affiche en permanence son personnage public, mais qui ne se dément pas en privé, au contraire. Ce qui le rend si attachant à ses amis. Ils sont nombreux.

PRIMUM VIVERE

J'interroge : L'art ou la vie ? La vie ! Indiscutablement, s'exclame BL. Négociateur s'il le faut, mais le premier devoir est de protéger sa vie. La vie d'abord, martèle BL.

Je redéploie donc la question sous l'angle non plus de l'existence, mais de l'art comme l'essence de la vie. L'art constitue-t-il une fin en soi ? Cette fameuse « preuve » (Pessoa) que la vie ne suffit pas à elle seule à combler l'existence... Ou bien l'art n'est-il qu'un moyen au service d'une cause ? Moyen cathartique au service du Politique (Aristote) ou pédagogique au service d'une idéologie (Brecht).

« Quelle est la différence entre le journalisme et la littérature ?
Le journalisme est illisible et la littérature n'est pas lue. »
Oscar Wilde (Aphorismes)

« Mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente... »
Georges Brassens (Chansons)

« Félix qui potuit rerum cognoscere causas. »
Virgile (Géorgiques)

B.L. Je fuis les définitions pour rejoindre la vie à travers les acteurs de l'art, les artistes. L'art n'est pas dissociable des artistes. L'art donne effectivement du sens à la vie, mais changeons d'angle, l'art est aussi une manière de questionner la vie *pour* qu'elle ait un sens. Comme d'ailleurs la vie ne cesse d'interroger l'art. Raison pour laquelle selon moi, l'art reste indissociable non seulement des artistes mais plus encore de leurs œuvres ; qui leur survivent.

J.-B.R. Mais l'art ajoute-t-il quelque chose à la vie ?

B.L. Oui, absolument. Mais pour moi la vie a pour finalité la vie ! Même s'il n'y a pas d'explication. Du moins n'en ai-je jamais trouvé. Tout ce qu'on peut dire est que l'art semble agir sur la vie comme un miroir, dans la mesure où l'artiste est une sorte de trouveur de sens qui modifie sans cesse la vie, ou encore la vision qu'on peut en avoir.

J.-B.R. Qu'est-ce qu'un artiste, alors ? Et qui est artiste ?

B.L. Il serait commode de dire : nous sommes tous artistes, ce qui est un truisme. Il me paraît préférable de circonscrire l'art au fait que certains en font un « métier » pour y engloutir leur vie ; avec, parfois, l'obsession de faire admettre leur vie comme une œuvre.

J.-B.R. Cette obsession n'est-elle pas l'origine permanente de la performance?

B.L. C'est probable, en effet.

J.-B.R. Cela veut-il dire que l'art peut être ramené à une fonction sociale? Un métier et rien d'autre?

B.L. Non! Ce n'est pas qu'« un métier et rien d'autre ». Car l'artiste reste celui qui questionne notre situation dans la vie, je veux dire à travers les deux grandes catégories de l'espace et du temps; lesquelles, d'ailleurs, sont au fondement même de la condition humaine. L'artiste joue aussi un rôle très important, celui de révélateur de la part obscure de cette même condition; celle dont on ne veut pas parler, encore moins la voir; celle qu'on refoule sans cesse, tant comme individu que comme société.

Ce qui vient me chercher, c'est ce qui me touche le plus dans une œuvre ou une démarche artistique.

Personnellement, je suis quelqu'un qui trouve la vie, en général inconfortable, la nature plutôt désagréable, et ma propre vie difficile. Et pourtant, une vie, même la plus douloureuse, me semblera toujours préférable à la mort. Parce que la mort anéantit tout à la fois la vie et l'idée même de sa signification. Donc le peu que j'aie, je le préserve.

J.-B.R. Cette signification que l'art doit ajouter à la vie, est-ce ce qu'on appelle une utopie? Ce « quelque chose qui n'existe pas », mais qui va permettre de construire du sens susceptible de « faire être » tout ce qui, apparaissant aujourd'hui, n'existera plus demain? Ce qui nous inclut nous-mêmes...

B.L. C'est évident, bien sûr, mais justement, je me méfie des évidences. Comme par exemple: le plaisir de jouir d'un «...clair matin de roses se coiffant» (Samain), ou le bonheur d'avoir conscience de «vivre à chaque respiration» (Soljénitsyne). Il ne faut pas que la lumière de ces évidences troublantes, en viennent à nous masquer la part obscure que nous enfouissons en nous par peur, par ignorance ou par cynisme; autant d'impostures.

VITA PERENNIS

J.-B.R. Quelle est l'expression artistique à laquelle vous êtes le plus sensible?

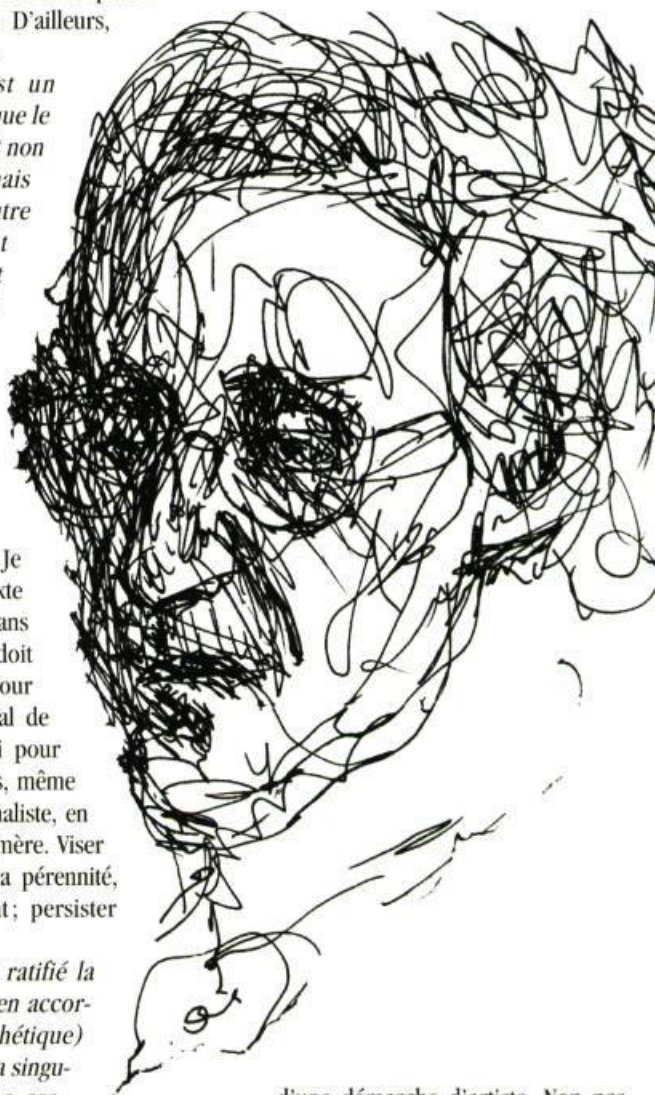
B.L. C'est paradoxalement la littérature. Particulièrement la narration, l'histoire, et aussi le théâtre, à cause de la mise en scène des mots. Si j'avais été un artiste, j'aurais davantage été un comédien ou un écrivain qu'un peintre ou qu'un musicien. D'ailleurs, écrivain, je le suis un peu...

J.-B.R. Un peu? C'est un euphémisme! Chacun sait que le directeur de Vie des Arts est non seulement éditorialiste mais rédacteur et critique; outre quoi il est parallèlement l'auteur de nouvelles, et enfin, un journaliste qui enseigne à l'Université de Montréal. Quel est donc, en réalité, le vrai rapport de BL à l'écriture?

B.L. Tout texte est soutenu par une écriture ou, comme on le disait au XVIII^e siècle, par un « style ». Je prétends même que tout texte doit être écrit pour être lu dans mille ans; autrement dit, doit être conçu par son auteur pour ne pas vieillir. C'est un idéal de pérennité extrême mais qui pour moi concerne tous les textes, même la moindre capsule de journaliste, en dépit de son caractère éphémère. Viser l'impérissable, en un mot la pérennité, cela veut dire rester vivant; persister et signer.

J.-B.R. La modernité a ratifié la mort de l'art (Hegel) tout en accordant à la conscience (esthétique) de l'artiste d'universaliser sa singularité (Descartes) et donc ses œuvres. Il y a là le plus étonnant paradoxe qu'on puisse tirer du cogito: l'affirmation de la valeur universelle de l'art (via la subjectivité). Quelle est donc cette puissance que l'art dégage – ou que les œuvres portent – et qui fait sa valeur? Au plus simple, n'est-ce pas la mémoire?

B.L. Oui, mais la mémoire comme héritage... Le langage n'étant pas l'objet, la critique n'étant pas l'œuvre, je cherche à transmettre, par des moyens d'écriture, ce qui m'a touché voire bouleversé dans l'expérience esthétique d'une œuvre ou



d'une démarche d'artiste. Non pas simplement communiquer une information fugitive mais, au contraire, archiver dans un écrit l'héritage de cette expérience bouleversante, afin de la pérenniser; lui accordant ainsi sa plus haute valeur. Bien sûr il y a tout un pan de l'art contemporain qui ne cesse de s'aventurer dans l'éphémère jusqu'à la

dérision, voire l'autodestruction. Bien sûr! Mais moi, mes amours vont aux choses qui durent... J'aime que la vie ne finisse pas; j'aime qu'au cinéma il n'y ait pas le mot: fin! Je le souhaite sachant que c'est une illusion, mais j'aime aimer cette illusion.

Internet n'est encore qu'un livre de sable, à la Borges... Et, tandis que les disquettes qui ont servi à fabriquer la revue après le n° 100 ont déjà disparu, le n° 1 de la revue (1956) est toujours là, archivé et d'ailleurs disponible, au moins l'index, sur le site internet de Vie des Arts. Pour l'instant donc, le papier reste plus performant que l'électron.

VIVE ET AMA

J.-B.R. *Que lit BL? Je veux dire, par plaisir.*

B.L. Des romans! Italo Calvino, Kundera, Borges, Georges Perec... Semprun. Ce que j'y cherche au fond, ce sont des personnages qui vivent des situations inconfortables.

J.-B.R. *Est-ce un miroir?*

B.L. Non, c'est une appréhension que j'aime avoir de la vie, même s'il s'agit de vies fictives. Et puis, j'aime bien que la vie soit un roman... J'avance d'ailleurs l'idée que ma propre vie est construite comme un roman: j'aime être surpris par des événements restés imprévisibles, tandis que j'aurais horreur de savoir d'avance ce qu'il va m'arriver au chapitre suivant.

J.-B.R. *Hermès?*

B.L. Oui, la figure d'Hermès me convient tout à fait. Je ne suis pas un témoin qui fournit des pièces à un juge, je suis un messager, heureux de s'adresser à ceux à qui je transmets un message; quand bien même il arrive que ce message soit défavorable au destinataire. C'est le risque du messager...

J.-B.R. *Ultime citadelle: la passion. Quelles sont les passions de BL qui lui viennent de l'art?*

B.L. La passion amoureuse! La spéculation amoureuse avec tout le théâtre de la construction qui l'entoure. Pur artifice, fiction des fictions, le roman s'avère pour moi le lieu par excellence de cette fiction.

J.-B.R. *Un jour, en dérivant de Rilke à Wenders (Les ailes du désir), BL m'a avoué*

qu'entre être un homme ou un ange, sa préférence allait à l'ange. Pourquoi?

B.L. Eh bien parce que l'ange est immortel.

J.-B.R. *Au prix de ne pas vivre...?*

B.L. Si. Il vit mais il ne sent pas.

J.-B.R. *Perte de conscience esthétique, donc.*

B.L. Pas si sûr. Il a tout, il ne peut pas sentir, c'est vrai. Mais cela n'exclut pas le sentiment.

J.-B.R. *L'ange peut-il connaître une passion amoureuse?*

B.L. Oui... mais dont il ne souffrirait pas, étant coupé du plaisir comme de la douleur. On dira sans doute que ce n'est pas là une «vraie» passion amoureuse, mais tant pis, j'opte pour l'ange.

J.-B.R. *Au début du siècle dernier «avoir l'ange» s'appliquait aux artistes qui passionnaient le public. Quel est l'ange de B.L.?*

B.L. Cela revient au fond à me demander: qu'est-ce qui, dans ma vie, m'anime le plus profondément? Eh bien, c'est la curiosité, la soif de connaissance... Or l'ange, lui, a accès à tout cela de manière infinie. Étant immortel, il se conjugue avec le temps.

J.-B.R. *Donc Dieu n'est pas un ange?*

B.L. Certainement pas. Dieu est un homme! La preuve, on ne peut même pas compter sur lui. Ou, comme le dit Pennac: «Si Dieu existe, j'espère qu'il a une excuse valable.»

J.-B.R. *Abstraction faite du présent, quels artistes BL aurait-il aimé rencontrer? Et pour quelles raisons?*

B.L. J'aurais aimé travailler dans l'atelier de Michel-Ange. Je me sens plus proche de l'équipe de Michel-Ange que de celle de Vinci; personnage trop introverti. Ceci pour la Renaissance. Mais au XVIII^e siècle, j'aurais adoré rencontrer Fragonard. D'ailleurs j'habite Athènes et Paris; le V^e siècle grec (av. J-C) et le XVIII^e siècle français. Je suis un fils des Lumières!

J.-B.R. *Quelle œuvre B.L. aurait-il voulu voir naître sous ses yeux? Je prends pour exemple La jeune fille à la perle de Vermeer qui assiste à la genèse du portrait dont elle est le modèle.*

B.L. La *Vue de Delft*, parce que c'est un paysage urbain mais dans lequel on perçoit le temps; le temps qui passe dans le double miroir du fleuve et du ciel.

J.-B.R. *Quelle est l'œuvre littéraire que BL aurait souhaité voir s'écrire sous ses yeux?*

B.L. Les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar. Contrairement à *L'Œuvre au noir* de la même, qui met en scène le point de vue du médecin sur la maladie, *Hadrien* montre le malade dans son rapport au pouvoir qu'exercent sur lui les médecins plus encore que la maladie. Car tout empereur qu'il est, il demeure impuissant face à cette maladie qu'il apprend à regarder avec les yeux des autres, ceux qui le soignent et dont il se défie d'ailleurs. La connaissance qu'a cette femme (Yourcenar) des états physiologiques masculins est proprement fascinante.

J.-B.R. *Enfin, y a-t-il un créateur dont B.L. aurait voulu voir naître le talent? Comme si, toujours dans la perspective de l'ange, l'on pouvait contempler une conscience évoluer depuis le balcon de Dieu...*

B.L. S'il s'agit d'un écrivain, j'aurais aimé voir comment Diderot s'est formé, mais plus encore Casanova. Sans doute parce que c'est un esprit du XVIII^e avide de tout savoir: mathématiques, astronomie, physique et musique (il a écrit un opéra), tout l'intéresse. De plus c'est un grand séducteur, et enfin c'est un formidable aventurier, qui se déplace en Europe comme dans son salon. Quelle aisance! Oui, cela m'aurait amusé de lire dans ses pensées comment se forme une telle malice...

PORTRAIT DE BERNARD LÉVY EN TROIS MOTS

«L'élégance, la science, la violence!» disait Rimbaud (*Illuminations*). L'élégance critique, la curiosité scientifique et la violence créatrice, telles semblent être en définitive les trois sources de celui qui, au fil des ans, a fini par s'identifier si bien avec la revue, qu'il est en train de devenir «Monsieur Vie des Arts»! □